Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 49

Artikel: Hector Berlioz, à Genève, en 1865 : épilogue [fin]
Autor: Kling, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029779

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

modestie. Toute sa vie il travailla pour les autres, semblant oublier que, lui aussi, il « avait quelque chose là ! » Le dédain du public pour ses grandes compositions ne paraissait guère le préoccuper, et le triomphe de Wagner, dont il fut un des principaux artisans, lui tint bien plus à cœur que le sien propre. Jamais il ne parut souffrir de l'erreur du public s'obstinant à ne voir en lui qu'un pianiste. En grand et honnête artiste, il composait dans le silence, et l'hommage qui vient de lui être rendu à Crefeld, cette exécution solennelle de son *Christus*, par l'Association des musiciens allemands, a surpris bien des gens en leur révélant, près de vingt ans après sa mort, que Liszt fut un compositeur de génie, tout simplement.

« J'ai toujours été frappé », écrit M. Henri Marteau, « de l'indifférence, voire même de l'hostilité de beaucoup de publics envers les œuvres orchestrales et vocales de Liszt. Si quelques rides précoces sont venues ternir la physionomie admirable de ses poèmes symphoniques, cela tient à la légende absurde qui représentait Liszt comme le plus génial des pianistes, dont le *dada* était la composition d'œuvres injouables et folles... Or, quoi d'extraordinaire si après plus de cinquante années d'existence, certaines œuvres, en dépit du tempérament fantastique de l'auteur, portent çà et là les traces de leur âge ?»

Je ne puis même souscrire entièrement à cette réserve. Ce qui me stupéfie le plus dans ces œuvres datant d'un demi-siècle, c'est précisément leur fraîcheur et leur modernisme incroyables. Liszt fut un prophète. Du reste, la remarque de M. Marteau me paraît ne s'appliquer, dans son esprit, qu'à des détails infimes d'exécution. Elle est réduite à sa véritable portée dans les lignes suivantes, consacrées par le même chroniqueur aux solennités de Crefeld : « Le point culminant de la fête de musique aura été, selon moi, le troisième concert, avec l'exécution de l'oratorio *Christus*, de Liszt. C'est là une œuvre qui ne fera que grandir avec le temps. *Elle ne porte à aucun endroit la marque indélébile du temps où elle fut composée* (*), car c'est une œuvre profondément, admirablement chrétienne... Je dirai même que je ne me rappelle pas avoir entendu quelque chose de plus grandiose, de plus sincère, de plus profondément chrétien que la partie intitulée : « La fondation de l'Eglise. »

(*) C'est moi qui souligne. E.C.

L'apothéose de Crefeld n'est pas une manifestation isolée. Il suffit de parcourir les programmes des grands concerts allemands pour constater que, d'année en année et de plus en plus, Liszt s'implante au répertoire et y prend la part du lion. A Berlin, les douze poèmes symphoniques ont été donnés dans leur ordre chronologique au cours de la saison dernière. Ces douze poèmes, ainsi que les symphonies *Faust* et *Dante*, reviennent constamment sur les programmes des grandes associations philharmoniques de Hambourg, de Munich, de Brême, de Francfort, de Mannheim, de Dusseldorf.

Ed. Combe.

(A suivre.)

Hector Berlioz, à Genève, en 1865.

Epilogue.

Hector Berlioz a été de tous les temps très en honneur à Genève, il suffit, pour le prouver, de rappeler les belles soirées de la *Damnation de Faust*, de *Roméo et Juliette*, de *l'Enfance du Christ*, de la *Symphonie fantastique*, du *Requiem*, etc.

Grâce à M. Henri Marteau, la fête du centenaire du maître qui a été célébrée avec éclat dans tous les pays, l'a été aussi chez nous dans des conditions vraiment superbes. M. Marteau l'avait fait précéder d'une conférence où il donna de fines appréciations de l'homme, du musicien et du critique, ainsi que d'heureux aperçus sur les tendances musicales du temps de Berlioz et les influences littéraires qui en ont fait le grand romantique de la musique.

Voici le programme de cette solennité musicale en l'honneur du centenaire de Berlioz, qui eut lieu au Victoria-Hall, le dimanche 13 décembre 1903.

PREMIÈRE PARTIE.

1. Fragments du *Te Deum*, pour chœurs et orchestre (op. 22).
   La Société de chant du Conservatoire, Direction M. J. Lauber.
2. *Ode à Berlioz*, écrite spécialement pour la circonstance, par M. Jules Cougnard.
   Récitée par Mlle Schatt.
3. Air de la *Prise de Troie*.
   Mlle Jeane Hatto.
4. *Rêverie et Caprice*, pour violon et orchestre (op. 8).
   M. Henri Marteau.
5. *a)* Récitatif et air de la *Damnation de Faust*.
   b) *L'Absence*.
   Mlle Jeane Hatto.

SECONDE PARTIE

HAROLD EN ITALIE

Symphonie avec alto principal (op. 16).

La partie d'alto jouée par M. Henri Marteau. Le piano d'accompagnement obligeamment tenu par M. le professeur Léopold Ketten.

Mlle Louise Schatt, une muse charmante et bien disante, a déclamé devant le buste de Berlioz, la très belle ode suivante, composée par M. Jules Cougnard, notre excellent et sympathique poète genevois :

ODE A BERLIOZ.

dite le 13 décembre 1903, au Victoria Hall
par Mlle Louise SCHATT
au concert donné pour le centenaire de Hector Berlioz.

Au pas silencieux et lent de ses sandales,
La gloire est trop souvent longue à franchir les dalles
De l'escalier d'éternité ;
Parfois elle s'attarde, et la foule qui passe
Ne sait point qu'elle va surgir dans les espaces,
Resplendissante de beauté.

Elle monte pourtant, et bientôt, sur le faîte
De la tour, elle dresse en un geste de fête
La branche d'immortel laurier ;
Et sa puissante voix, aux échos qui répondent,
Lance les noms élus, sacrés, que sur le monde
Elle seule a droit de crier.

Maître tumultueux de la grande harmonie,
Tu savais que parmi les plus altiers génies
Auxquels, grave, tu t'égalas,
Tu savais que ton nom viendrait, l'heure sonnée,
S'inscrire en lettres à toujours illuminées
Sur le fronton des walhallas !

Tu savais, dédaigneux de ces fois qui vacillent,
En dépit des rancœurs, du sarcasme imbécile,
Des rires méchants ou menteurs,
Qu'en ta poitrine ardait la souveraine flamme,
Que le divin pouvoir résidait en ton âme :
Tu fis ton Œuvre, créateur !

* * *

Aux lueurs du fauve incendie
Et par l'épouvante roidie,
C'est *Cassandra*, qui psalmodie
Les prophétiques visions ;
C'est le char du destin qui broie
Sous ses chevaux les fils de Troie,
Magnanimes vaincus, en proie
Aux sanglantes dérisions ;

Sur le balcon fleuri de roses
C'est *Roméo*, chantant ces choses
Qu'on murmure à lèvres mi-closes
Et qui font rougir et pâlir ;
C'est par la sombre nuit d'orage
Devant l'opprobe et les outrages,
La triste fuite sans courage,
Le désespoir du vieux *roi Lear*.

Ecoutez, c'est la cloche austère
Des Pâques, disant à la terre
Que dans le printanier mystère
Renaît la vie et naît l'amour ;
Et dans la chambre inviolée
Où, tendre lys de la vallée,
Dort *Marguerite* immaculée,
Le docteur *Faust* entre à son tour.

Au cœur de Margarita blonde,
Puisant les voluptés profondes,
L'Amant est le vainqueur du monde.
Or Satan guette, calme, fort,
Et marquant au front ses victimes,
Les précipite de la cîme
Dans l'ardente *course à l'abîme*
Et jusqu'aux gouffres de la Mort.

Mais loin des passions, des fanges,
Voici qu'en doux chœurs se mélangent
Des voix de séraphins et d'anges ;
Voici que le ciel resplendit.
La matière dépossédée
Cèdera dès lors à l'Idée :
Chez le charpentier de Judée
Un *Enfant divin* a grandi.

* * *

Ainsi tu parcourus, géant, le cycle énorme,
Et tu chantas, dompteur des sons, dompteur des formes,
La guerre, l'amour et la foi,
Mais l'éternelle paix n'était point en ton être ;
Tu l'évoquas, et nous savons, douloureux Maître,
La paix que tu rêvais pour toi.

Nous avons entendu, là-haut, sous les coupoles
Les clameurs — devant quoi se courbent les épaules —
Du *tuba mirum* courroucé ;
Nous avons espéré l'accalmie, et le signe
Quant il en arriva fut, tel un chant de cygne,
Le *Requiescat in pace !*

Repose en paix. Le jour a lui. Justice est faite.
Tu ne connaîtras plus désormais les défaites.
Les Euterpes et les Clios,
Dans la joie et dans la splendeur des matinées,
Ont pour jamais marqué l'heure prédestinée
Qui vit naître Hector Berlioz.

Et moi je viens ici, de l'art humble vestale,
Sur ton socle effeuiller pétale après pétale
La fleur votive au parfum pur,
Et saluer ton nom de gloire et de puissance
Qui rayonne dans l'or et les magnificences,
Au sommet de la Tour d'azur.

Jules COUGNARD.

En résumé, ce fut une belle et émouvante manifestation artistique, digne des Mânes de Hector Berlioz !

H. KLING.